

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

Tolstoï et l'Art Social

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 333-338

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Tolstoï et l'Art Social

Tolstoï, le disparu d'hier, perdra, avec le temps, une partie des admirateurs forcenés qui sont venus à lui à cause de ses outrances mystiques et anarchistes ; c'est plus tard seulement que l'Histoire impartiale lui donnera sa vraie place. Et alors, ce qui fait sa popularité d'aujourd'hui sera une ombre sur sa gloire. En tout cas, on doit ranger Tolstoï parmi les prophètes de *l'Art Social*, à côté de Ruskin.

Il serait même intéressant de rechercher par quels côtés le grand slave et le grand anglais se ressemblent et comment ils ont été amenés à formuler un *credo* esthétique presque identique, découlant d'un même idéal humanitaire.

Chez tous les deux on retrouve comme base de leur évolution vers l'art social les enseignements évangéliques combinés avec un socialisme puéril mais sincère, détaché de toutes les contingences économiques et se mouvant en dehors des réalités.

A poursuivre jusqu'au bout l'analyse que je propose, on arriverait cependant à constater que, par le même chemin, les deux hommes dont je parle sont arrivés à des buts tout à fait opposés.

En effet, Ruskin cherche à sortir le peuple travailleur de sa situation misérable, il voudrait donner à l'ouvrier une éducation morale et sociale qui l'élève sans le déclasser.

Tolstoï, au contraire, poursuit le déclassement des couches supérieures de la société, il préconise l'abandon de toutes les jouissances raffinées, le retour de tous à une simplicité d'existence presque barbare.

Tolstoï se rencontre avec Ruskin pour flétrir comme lui la prédominance de l'or sur l'Art, en

déplorant : « l'isolement des classes privilégiées qui ont séparé leur art de celui du reste du peuple. »

Dans son indignation véhémement contre les vendeurs du Temple du Beau, Ruskin allait jusqu'à dire, que la richesse, telle que l'entend le langage courant des financiers et des économistes, est l'ennemie de l'Art, l'ennemie, non seulement des beautés pittoresques de la nature, exploitées et dévastées, mais aussi du bonheur social.

C'est là une pure théorie tolstoïsante que nous trouvons exprimée dans : *Qu'est-ce que l'Art*, sous bien des formes différentes.

Tolstoï déplore l'aristocratisation de l'Art et sa cosmopolitisation : « On pouvait, dit-il, parler d'un art national, juif, grec ou égyptien ; on peut parler aujourd'hui d'un art chinois, japonais ou hindou, parce qu'il est commun à toute la nation. Un pareil art a existé en Russie, jusqu'à l'époque de Pierre le Grand, et dans le reste de l'Europe jusqu'aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Mais depuis que les classes élevées de notre continent ont perdu leur foi dans la doctrine de l'Eglise, sans embrasser le véritable christianisme, on ne saurait parler d'un art des nations chrétiennes, en admettant même que ce terme désigne l'Art tout entier. »

Tolstoï regrette à plusieurs reprises le fait que l'Art est devenu le domaine d'une élite fermée et l'objet de sa sensualité intellectuelle, tandis que le peuple a peu à peu perdu la vision, la notion, le besoin de l'Art.

Il condamne un état social dans lequel les quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la société européenne, absorbés par un labeur incessant, vivent et meurent sans avoir jamais profité d'un art qui n'est pas fait pour eux et auquel ils ne peuvent rien comprendre.

Pour l'écrivain russe, l'Art est une des plus hautes manifestations de l'Idée de Dieu, la jouissance spirituelle

la plus élevée : tous les hommes, dit-il, ont sur l'Art des droits égaux ; or, les trois quarts d'entre eux peinent sans jamais profiter d'un bien que l'autre quart occupera pour lui seul.

On trouve en germe dans les lignes de Tolstoï tous les principes que défendent aujourd'hui les pédagogues, les sociologues et les philosophes qui, par des moyens divers, travaillent au rapprochement du Peuple et de l'Art, par l'Ecole, par la Ville, par la Maison.

L'écrivain russe affirme le but social de l'Art, définissant sa haute mission moralisatrice en même temps que sa fonction dans la société. Ici, il se rapproche d'un autre russe, Bakoukine, qui a dit : « L'Art, c'est le retour de l'abstraction à la Vie. »

Du reste, William Morris, le principal disciple de Ruskin, le plus vaillant champion de la démocratisation de l'Art, a exprimé la même pensée, dans les paroles suivantes, si souvent citées partout : « La Beauté, qui est le but de l'Art, au sens le plus large de ce mot, n'est pas un ornement accidentel de la vie, que l'on puisse, au choix, laisser ou prendre, mais une nécessité positive, si nous voulons vivre selon le dessin de la nature et ne pas nous contenter d'être moins que des hommes. »

Tolstoï donne à l'Art une importance sociale si considérable, si souveraine, qu'il l'associe à la religion chrétienne et les montre liés intimement l'un à l'autre dans leurs destinées. L'abandon de la religion, (il ne faut pas négliger de le souligner) est pour Tolstoï une des causes essentielles de cette méconnaissance du Beau qui a pénétré les foules.

Les catholiques qui s'intéressent à l'Art Social ne sauraient trop s'appuyer sur cette idée si juste.

Un homme qui croit en Dieu voit tout dans la nature à travers son idéal religieux, et comme cet idéal

est beau, sublime, vrai, tout ce qui sera laid, bas et faux choquera le croyant sincère, lui déplaira.

En face des splendeurs de la création, le chrétien fidèle se trouve naturellement envahi par une quantité de sensations qui le portent en haut. Les arbres, les fleurs, les eaux, les montagnes, et jusqu'au dernier brin de mousse, lui parlent un langage délicieux, doux et pieux. Les âmes religieuses, les plus simples et les plus fortes, ne sont point réfractaires à ces jouissances et nous pourrions puiser dans les vies des saints, dans les humbles écrits de moines oubliés, des pages, en grand nombre, où la ferveur mystique et la ferveur esthétique naissent spontanément, l'une de l'autre, dans un même élan vers Dieu.

Plus une âme est matérialisée, moins elle est apte à sentir la beauté profonde des choses, plus elle est disposée à accepter, sans s'insurger, les attentats contre la Beauté.

C'est pourquoi le nombre augmente des gens qui ne s'intéressent à la montagne qu'à cause du tunnel qui la traversera ou du funiculaire qui violera sa cime. Ils ne voient, dans les rochers, que des carrières, dans les forêts que des poteaux télégraphiques, dans les ruisseaux, qu'une force hydraulique à capter !

Et c'est ainsi qu'en voulant faire de tout un objet d'exploitation, qu'en voulant tout transmuier en or, ils en arrivent à ne plus jouir de rien, à rendre leur existence misérable, en la faisant dévier de son véritable but.

Tolstoï s'est insurgé contre l'idée de la valeur vénale, se substituant, peu à peu, au sentiment de la jouissance.

Il a déploré que la vue d'un objet d'art, délicat et achevé, n'évoque plus que cette seule parole : Qu'est-ce que ça vaut ? »

La masse des badauds admire en effet le tableau qui s'est payé le plus cher, non pas parce qu'il est le mieux peint, mais parce qu'il est en quelque sorte, comme la représentation de l'or dont on l'a couvert.

Il faut regarder comme incarnant bien l'esprit du jour, cet amateur américain, si profondément logique, qui tapisse ses salons de billets de banque, magnifiquement encadrés.

L'Art, d'après Tolstoï, a pour but l'expression de sentiments simples, normaux et universels, afin que tout individu les puisse comprendre et ressentir à son tour. C'est seulement de cette manière que, d'après lui, il sera entre les hommes un élément d'union et de fraternité.

Toujours fidèle à son système régressif, Tolstoï, par la doctrine esthétique trop absolue que nous venons d'énoncer, travaille à l'appauvrissement du domaine du Beau. Il veut que tout art soit populaire dans le sens le plus limitatif du terme et c'est là son erreur.

Il faut un Art pour le Peuple, à son usage et à sa disposition, un art qui imprègne son existence coutumière, mais il faut aussi un Art supérieur, qui soit représentatif des plus hautes spéculations.

Tolstoï se trompe également en s'attaquant directement à l'Art pour le rendre responsable du fait que le Peuple est privé du développement intellectuel indispensable aux jouissances esthétiques.

L'Art n'est qu'un reflet de l'état social, et c'est à ce dernier qu'il faut s'en prendre ; c'est lui qui nous vaut le règne de la laideur et de l'abaissement du goût. Ruskin est bien plus logique en disant : « Ce n'est pas l'Art qu'il faut abaisser au niveau du Peuple, c'est le Peuple qu'il faut élever au niveau de l'Art par une modification des conditions de la vie. »

L'action pratique de Tolstoï en matière esthétique

s'est fait sentir dans la renaissance de l'Art domestique russe, dans l'intérêt éveillé pour le costume et le mobilier traditionnel du paysan, et si, de toutes ses théories sur l'Art Social, il ne reste qu'un peu plus d'harmonie, de beauté et de lumière dans quelques isbas de la steppe, son effet n'aura pas été perdu.

G. de MONTENACH.